

Chrystine Brouillet

LA RENARDE

MARIE LAFLAMME



Denoël

Extrait de la publication

LA RENARDE

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Éditions Denoël, 1994
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24031.2
B 24031.0

Chrystine Brouillet

LA RENARDE

MARIE LAFLAMME

Denoël

roman

DU MÊME AUTEUR
AUX MÊMES ÉDITIONS

Dans la même collection
Marie LaFlamme, roman, 1991
Nouvelle-France, roman, 1992

Dans la collection Sueurs froides
Le Poison dans l'eau, roman, 1987
Préférez-vous les icebergs?, roman, 1988

L'auteur tient à remercier
pour leur aide aussi précieuse qu'amicale :
ses parents, Gilles Langlois,
Jean-Pierre Leroux et Jean Héritier.

à Marianne Marcoux

Chapitre 1.

Guillemette Couillard se précipita en même temps que Rose Rolland vers Marie qui venait de s'effondrer, mais Guillaume avait déjà rattrapé sa femme et se détachait rapidement de la foule venue assister à l'arrivée du marquis Alexandre de Prouville de Tracy et de quatre compagnies d'infanterie. L'évanouissement de Marie surprit certains colons, mais le spectacle du débarquement les captivait trop pour qu'ils s'en soucient réellement. On n'avait jamais vu tant de monde au quai Champlain ! Le fondateur de Québec aurait été heureux de l'accueil des habitants ; il y avait une telle presse au port que certains se remémorèrent la foire Saint-Germain à Paris, ou la place de Grève les jours d'exécution capitale.

Personne n'allait être décapité, ce 30 juin 1665, ni pendu, fouetté ou soumis à la gêne, même si la mine des nouveaux arrivants n'avait rien à envier à celle des condamnés. Les premiers soldats étaient descendus lentement, le pied hésitant après des semaines de navigation. Ils n'avaient pas pensé mettre tant de temps entre l'île Percée et Québec. La terre leur semblait trop ferme, trop plane, et plusieurs trébuchèrent. Le vertige n'était pas seul responsable de ces faux pas ; la fatigue et la fièvre marquaient si cruellement les visages de chaque recrue que les colons les auraient aidés à marcher s'ils n'avaient redouté de blesser leur amour-propre. Les soldats ne voulaient pas faire moins que leur commandant qui cheminait vaillamment malgré sa faiblesse.

Prouville de Tracy était d'une pâleur inquiétante mais s'efforçait de sourire aux habitants qui le fêtaient. Il n'allait pas les décevoir et se félicitait d'avoir tout préparé à bord : vingt-quatre gardes arborant les couleurs de Sa Majesté et quatre jeunes pages attendaient son signal pour se mettre en route. Dès qu'ils s'avancèrent, le marquis et le chevalier Alexandre de Chaumont, son aide de camp, six laquais et plusieurs officiers grandement vêtus leur emboîtèrent le pas et se dirigèrent vers l'église où les attendait Mgr de Montmorency-Laval. La foule suivit le cortège avec enthousiasme. Les cris et les exclamations des colons couvraient quasiment le joyeux carillon des cloches.

Deux femmes qui s'étaient élancées avec la foule vers l'église s'arrêtèrent et se tournèrent vers Marie et Guillaume. Avant qu'elles n'aient seulement décidé de les rejoindre, Rose s'y opposa avec vigueur : elle connaissait trop Marie pour ne pas craindre qu'elle ne soit mêlée à quelque méchante histoire. Certes, sa vie était plus rangée depuis qu'elle avait quitté la prison Saint-Louis, mais Marie LaFlamme était si mystérieuse ! Bien qu'elle fût assurée de l'amitié de cette dernière, Rose se demandait souvent si sa compagne ne lui cachait pas certains épisodes de son passé. Ce n'était pas la curiosité qui animait Rose, c'était la prudence ; comment ne pas s'inquiéter après tant de fâcheux événements ? Marie avait conté à Rose la condamnation de sa mère pour sorcellerie, son mariage forcé, à Nantes, avec l'odieux Geoffroy de Saint-Arnaud, son court séjour à Paris où elle avait été témoin d'un meurtre, son départ clandestin pour la Nouvelle-France. Cinq mois à travailler chez les Hospitalières de l'Hôtel-Dieu n'avaient pas guéri Marie de sa mauvaise habitude de s'attirer les traverses : après les tentatives de viol de Germain Picot et de chantage d'Ernest Nadeau, elle avait été accusée de meurtre et si Rose se félicitait d'avoir contribué à la libération de son amie, elle s'en étonnait encore. Marie était trop douée pour les ennuis !

— Suivez le régiment, dit Rose en souriant aux commères. Vous me raconterez ! Vous savez bien que Marie LaFlamme refuse d'être mal-en-point ! Elle aura eu honte de s'être évanouie devant nous.

Une femme hocha la tête avant d'ajouter avec un petit sourire que Marie devrait pourtant admettre qu'elle avait ses faiblesses, et qu'elle aurait peut-être des nausées comme toutes les femmes grosses.

— Grosse? s'écria Rose.

— J'ai dit ça comme ça, mais voyez-vous meilleur motif?

Rose, interloquée, courut alors vers Noémie qui s'avavançait dangereusement vers le quai. Mkazawi l'aurait arrêtée avant qu'elle chute dans le Saint-Laurent, pour sûr, car ce chien-loup était plus dévoué et plus futé que bien des hommes, mais aurait-il deviné qu'il fallait la ramener rue Sault-au-Matelot?

Tandis qu'elle retenait Noémie, Rose Rolland signalait à son mari de se rendre à l'église; elle l'y rejoindrait plus tard. Guillemette Couillard l'approuva, sans cacher toutefois sa perplexité :

— Croyez-vous vraiment que ce soit une affaire de femmes?

Rose haussa les épaules; Marie lui aurait confié son secret. Elles étaient si proches l'une et l'autre! Et ce cri? Elle était certaine d'y avoir décelé l'épouvante. Ou la peur? Marie avait-elle cru perdre l'enfant qu'elle portait? Rose regarda le sol; nulle trace de sang ou d'humeurs. La robe bleu ciel de Marie était impeccable quand son époux l'avait prise dans ses bras. Alors? Rose leva la petite Noémie et l'appuya contre sa hanche pour atteindre plus vite la demeure des Laviolette.

Rose poussa la porte sans frapper; Guillaume détachait maladroitement le corsage de sa femme tout en lui tapotant les joues :

— Marie!

Tandis que Rose s'agenouillait auprès de Marie, elle songea qu'elle n'avait vu son amie dans cet état qu'une fois : ce matin de mai 1664 où un marin lui avait remis une lettre de Victor Le Morhier lui annonçant la mort de Simon Perrot. Rose était la seule à connaître la vérité sur cet homme : Marie l'avait aimé de tout son être et avait désiré l'épouser. Elle le lui avait décrit longuement.

— Il avait le plus joli visage dont on puisse rêver. Avec des yeux aussi sombres que des baies de bryone et des cheveux noirs qui faisaient mille boucles brillantes. Sa bouche?... Sa bouche bien rouge

me donnait envie de la goûter, de la mordre. Il avait des fossettes quand il riait et un menton bien carré. Même son nez était droit. Il était grand ; ma tête reposait tout entière sur son épaule et il pouvait de ses mains faire le tour de ma taille. Il courait plus vite que les chiens, savait attraper tous les poissons et il était aussi leste qu'Ancolie quand il grimpait aux arbres. Combien de fois s'y est-il caché, se moquant de ma détresse quand je le cherchais ! Il me taquinait sans cesse. Pour éprouver mon amour.

Rose doutait qu'on puisse être aussi beau que Marie le prétendait, mais elle avait demandé gentiment dans quel combat Simon était mort. Marie avait hésité, bafouillé, puis répondu que son fiancé avait été attaqué sur le Pont-Neuf alors qu'il raccompagnait l'invité de marque du baron chez qui il servait. Tout cela, elle l'avait dit à Rose plusieurs jours après avoir appris que Simon s'était noyé dans la Seine. Quand sa fille adoptive l'avait arrachée à son hébétude.

Rose n'attendit pas que les sourires de Noémie qui tirait sur le bonnet de Marie fassent le même effet ; elle avança une bouteille de vinaigre sous le nez de Marie. La jeune femme toussa, claqua la langue, secoua la tête et finit par ouvrir un œil. Elle dévisagea Rose et Guillaume en fronçant les sourcils :

– Pourquoi êtes-vous ici ?

Guillaume se racla la gorge et dit d'un ton qu'il voulait badin :

– Je suis ton mari, alors j'habite avec toi...

Marie se redressa, puis écarquilla les yeux ; elle porta la main à sa poitrine comme si elle étouffait.

– Marie, s'écria Rose. Tu te sens empirer ?

Rose trouvait à Marie cet air effaré auquel elle songeait plus tôt ; elle ne croyait plus du tout à une grossesse mais se rongeaient les sangs en devinant que sa meilleure amie avait reconnu un homme parmi les soldats. Un homme qui la bouleversait encore plus qu'Ernest Nadeau. Ce dernier avait pourtant réservé une très méchante surprise à Marie. Qui pouvait l'effrayer davantage que ce maudit écrivain ?

– Marie ! Qui as-tu vu ? Qui ?

Guillaume Laviolette réprima un juron, comprenant que Rose

avait raison. C'était l'apparition d'un revenant qui avait fait perdre connaissance à son épouse! Qui donc avait terrorisé Marie au point de lui faire quitter la France? L'armateur nantais...

— Marie! Dis-moi si tu as aperçu Geoffroy de Saint-Arnaud! Parle, je t'en prie!

Marie battit des paupières, gémit et secoua la tête; non, ce n'était pas son mari qui était arrivé en Nouvelle-France.

— Alors qui?

Marie LaFlamme soupira. Elle avait rêvé; la personne qu'elle avait cru voir était morte depuis longtemps.

— C'est la fatigue, sans doute... J'ai cueilli des herbes si tôt ce matin, et jusqu'à midi. Je vais dormir maintenant.

Guillaume connaissait suffisamment son épouse pour deviner qu'elle mentait. Il souleva Noémie et entraîna Rose hors de la chambre :

— Marie doit prendre du repos. Elle me parlera à son réveil.

Rose aurait aimé rassurer Guillaume, mais elle se retira sans mot dire et marcha vers le port où elle rejoignit son époux.

— Alors? demanda Alphonse Rousseau.

— Essaie de savoir si un nommé Simon Perrot a débarqué.

— Et si oui?

— Marie aura encore des tracas...

Alphonse Rousseau réprima un soupir; Marie LaFlamme ne pouvait-elle pas mener une vie calme, rythmée par un mariage, des baptêmes, les changements de saisons, des guérisons, des déli-vrances? Devait-il trembler pour elle à chaque fois qu'on annonçait l'arrivée d'un vaisseau? Il avait promis à Julien du Puissac de veiller sur Marie, mais le chevalier se doutait-il de l'exigence de cette tâche?

— Au moins, Guillaume est là.

— Je ne sais pas si c'est une bonne affaire, marmonna Rose.

— Que veux-tu dire?

Rose haussa les épaules avant de prendre son époux par la taille.

— Rentrons.

En écoutant le bruit sec que faisait la jambe de bois d'Alphonse

Rousseau, Rose se réjouissait d'avoir conté son passé à son mari. Elle avait vécu à la cour des Miracles et elle avait été une femme du monde. Elle avait subi tant d'hommes qu'il pourrait en descendre en Nouvelle-France sans qu'elle les reconnaisse. Elle avait même été marquée de l'infamante fleur de lys et elle ne pouvait entendre le mot « catin » sans faire son signe de croix pour remercier Dieu de lui avoir permis d'échapper à cette misère. Et de lui avoir permis de rencontrer Alphonse Rousseau. Il avait connu les abords du Temple, lui aussi. Il avait été mutilé pour qu'il puisse quêter. Il avait eu froid et faim avant d'être recueilli par le chevalier. Il n'avait jamais jugé Rose. Contrairement à plusieurs de leurs concitoyens, il ne condamnait pas une femme qui avait été violée. Il pensait qu'elle avait subi cet outrage comme il avait subi la mutilation. Il avait cinq ans lorsqu'on lui avait coupé le pied, mais jamais il n'oublierait la terreur, la douleur, l'impuissance qu'il avait éprouvées. Rose lui avait confié qu'elle avait vécu des années avec ces mêmes sentiments.

– Marie a peur, dit lentement Rose, alors qu'Alphonse déposait une bûche dans l'âtre pour chasser l'humidité.

– Si ce Simon entend la faire chanter comme Nadeau, il verra que les coutumes sont autres par ici!

– Je ne crois pas que ce soldat veuille imiter l'écrivain, dit Rose. Voyons d'abord s'il est bien vivant.

– Comment?

Rose lui rappela la lettre qu'avait reçue Marie où Victor affirmait le décès de Simon.

– S'il est mort, il ne peut traîner maintenant au port, dit Alphonse. Marie a vu un homme qui lui ressemble. Ou son besson. Il y a longtemps qu'elle a quitté Paris; son souvenir n'est plus aussi net...

Si, il l'était.

Absolument.

Marie gardait les yeux clos afin d'éviter de répondre aux questions de son époux. Que pouvait-elle, que devait-elle lui dire? Qu'elle avait espéré Simon durant des jours, des mois, des années? Qu'elle avait pensé mourir quand elle avait appris sa disparition?

Qu'elle avait défailli de joie en le revoyant au port? Qu'elle avait une furieuse envie de courir vers le quai Champlain et de se jeter dans les bras du soldat?

Comment expliquer tout cela à Guillaume sans le blesser? Elle l'entendait jouer avec Noémie dans la pièce voisine; sa petite riait de plaisir quand il imitait les grognements d'un ours et faisait mine de la dévorer avant de lui baiser les joues. Noémie riait beaucoup depuis que Guillaume habitait avec elles. Elle montait sur ses genoux dès qu'il s'assoyait et tentait de lui natter les cheveux comme elle l'avait vu faire au fort des Hurons, elle le forçait à manger les pauvres fruits qu'elle avait écrasés ou l'obligeait à la prendre sur ses épaules. Elle hurlait dès que Guillaume quittait la maison, ce qui avait amené le coureur à se charger régulièrement de l'enfant. Les habitantes de Québec s'émouvaient de l'attachement de Noémie pour le colosse et Marie lui était reconnaissante de la libérer souvent de sa fille. Elle l'aimait, pourtant. Elle l'aimait autant qu'elle avait aimé Anne LaFlamme. Et Simon Perrot.

Simon. Par quel miracle était-il vivant?

Et si c'était un sosie? Non, Simon était trop beau pour qu'on puisse lui ressembler. C'était bien lui qu'elle avait vu. Comment Victor pouvait-il s'être à ce point trompé? Lui avait-il menti? Pourquoi? Quand Simon avait-il appris qu'elle était en Nouvelle-France? Comment? Quand avait-il décidé de venir la retrouver? Était-il toujours marié? Les questions se bousculaient dans sa tête, de sorte qu'aucune ronde, même pas celles des fêtes de la Saint-Jean, n'aurait pu l'étourdir autant. Marie redoutait de se pâmer de nouveau en voyant Simon. Elle devait se ressaisir.

Comment y parvenir en sachant que Simon Perrot était venu la chercher? En sachant qu'il l'aimait toujours?

L'aimait-il? Et s'il avait été envoyé à Québec simplement parce qu'il était soldat? Non. Il était là pour elle.

Marie remonta sa couverture pour se couvrir le visage, honteuse de son bonheur; Guillaume souffrirait inévitablement. Elle avait pensé lui cacher l'existence de Simon et ce qu'il représentait pour elle, mais Guillaume la connaissait trop bien. Elle ne pouvait lui

mentir aisément. Et elle l'estimait trop pour le tromper. Elle allait lui dire qui était ce soldat.

Marie n'eut pas à interpellier Guillaume ; il se tint subitement devant elle, comme s'il avait deviné qu'elle avait pris une décision. Il l'écouta sans l'interrompre. Quand elle eut terminé le récit de sa passion pour Simon Perrot, il garda le silence durant un long moment. Marie n'osait le regarder, même si elle se répétait qu'il n'avait jamais été question d'amour entre le coureur et elle. Que de complicité. Leur mariage était une union d'estime et de raison.

Elle ne pouvait cependant s'empêcher de songer à ces quelques nuits où il lui avait donné du plaisir. Et aux regards qu'il avait ensuite posés sur elle.

– Quand le verras-tu ? demanda simplement Guillaume.

– Je ne sais pas.

– Que veux-tu ?

– Je ne sais pas, répéta Marie qui s'étonna d'être aussi indécise.

Elle éprouvait autant de peur que de hâte à l'idée de rencontrer Simon, pressentant que son destin serait autre dès qu'elle aurait revu son amour de jeunesse.

– Et Noémie ?

– Je ne veux pas vous quitter, murmura Marie. Je ne dois pas. Je ne peux pas. Mais il faut que je parle à Simon.

Guillaume expliqua à sa femme qu'elle ferait mieux de recevoir Simon Perrot rue Sault-au-Matelot, à l'abri des oreilles indiscrètes. Elle lui apprendrait qu'elle avait parlé à tout le monde d'un cousin mort à Paris.

– Personne ne doit faire de lien entre Simon et la lettre de Victor Le Morhier. Je resterai dehors avec la petite tandis que tu lui parleras. Sois prudente, Marie. Ce n'est pas moi qui t'accuserai d'adultère, mais si on te surprend avec Simon, tu seras vite condamnée. Mgr de Laval n'a aucune pitié pour ces péchés.

– Guillaume ! Je n'ai même pas vu Simon et tu crois que...

– Je crois qu'on t'enlèverait Noémie si tu manquais de retenue. Tu ne seras jamais agréée comme matrone si ta conduite n'est pas celle d'une bonne chrétienne. Je te mets en garde, Marie. Je ne connais pas Simon Perrot, mais je sais qu'il ne t'apportera que des

soucis. Ce n'est pas l'envie qui me fait parler. C'est la peur. J'ai peur pour toi. J'ai peur de toi.

Guillaume sortit alors en marmonnant qu'il allait chez Boisdon. Il avait bien besoin de chopiner!



Simon Perrot tirait sur son pourpoint de drap; l'uniforme des soldats du régiment de Carignan-Salières n'était pas aussi seyant que celui des gardes du Roi, mais Simon s'en moquait. Il avait depuis longtemps oublié ses rêves parisiens, les promesses de la baronne de Jocary, cette maîtresse qui avait toujours prétendu faire de lui un mousquetaire. Il ne porterait pas la grande casaque bleue à croix blanche. Il ne servirait personne, pas même son souverain. Il serait bientôt riche. C'est lui qui aurait des gens à son service.

Simon se lissa la barbe; il engagerait surtout de jolies filles. Des jeunes, des pucelles qu'il formerait à ses goûts. Elles apprendraient vite à tendre leur cul, à ouvrir leurs cuisses sans discuter. Comme Josette, qui n'était pourtant pas sa servante. Mais qui lui aurait bien lavé les pieds. Il se souvenait avec agacement de son regard de chien fidèle. Simon détestait les chiens, les chats et les enfants. Quand Josette lui avait révélé qu'elle était enceinte, il avait dû se retenir de lui cracher au visage, et s'il l'avait approchée quelques fois par la suite, c'était dans l'espoir qu'elle perdrait l'enfant. Dès qu'elle avait commencé à enfler, il l'avait évitée. Ce qui n'avait pas déplu à Armande de Jocary. Qu'il regrettait donc de n'avoir pu corriger cette ingrante avant de quitter Paris! Il l'aurait fouettée au sang pour la punir de son égoïsme. Comment avait-elle pu le jeter si aisément hors de chez elle et lancer Victor Le Morhier à sa poursuite? Pour quelques malheureux bijoux! Un pendentif, une gourmette, des bagues, une escarboucle... Le petit trésor de la Jocary, et alors? Avec tout le beau monde qui fréquentait son salon, elle n'aurait pas tardé à trouver l'amant qui lui offrirait de nouvelles parures.

Simon grimaça; il avait failli périr pour quelques pierres

empruntées à la baronne. Il portait la cicatrice du coup de poignard qu'il avait reçu à l'épaule gauche juste avant que des brigands le fassent basculer dans la Seine. Il avait eu la chance de s'agripper à une branche. Rien de tout cela ne serait advenu si Victor Le Morhier l'avait laissé en paix. Un jour, il aurait sa peau. A La Rochelle, il avait manqué de temps. Mais il le retrouverait. Il ne le tuerait peut-être pas de ses propres mains. Il paierait un sicaire. Celui-ci ressemblerait peut-être au Petit qu'employait Geoffroy de Saint-Arnaud. Simon Perrot savait depuis longtemps que l'infirme ne se contentait pas de veiller sur les biens de l'armateur quand il arpentait le quai de la Fosse ; il guettait une proie ou cherchait un gueux pour une sale besogne. Le Petit était très habile car on ne l'avait jamais soupçonné ; Simon connaissait la vérité depuis qu'il l'avait suivi, un soir, et l'avait vu égorger un horsain. Un étranger qui sortait justement de chez Geoffroy de Saint-Arnaud. Un hors-venu dont personne ne se soucierait. Mais dont l'escarcelle bien garnie réjouirait l'armateur. Simon s'était toujours demandé si le Petit avait remis la bourse sans l'ouvrir ou s'il avait subtilisé quelques pièces. C'est ce qu'il aurait fait à sa place. Mais le Petit n'était pas aussi malin que lui et n'avait peut-être jamais songé à tromper son maître.

Simon Perrot, lui, était allé trouver Saint-Arnaud en sachant qu'il lui mentirait. Qu'il le roulerait. Il en avait décidé ainsi après avoir vu Michelle qui lui avait enfin avoué où était Marie. Il avait besoin d'argent pour la retrouver : qui était mieux nanti que l'armateur ? Avant d'atteindre Nantes, il avait vécu de vols, grandement facilités par le peu de méfiance qu'inspirait le costume dérobé à un mousquetaire. Perrot savait cependant qu'il aurait affaire à forte partie : l'homme le plus riche de Nantes avait leurré bien du monde pour amasser sa fortune, il était rusé et plus suspicieux que le lieutenant Chalumeau. Et ce dernier, pourtant, vérifiait douze fois plutôt qu'une les liens qui retenaient les prisonniers du Châtelet quand Simon et lui les sortaient des geôles pour les mener au supplice. Oui, Geoffroy de Saint-Arnaud était aussi futé qu'un renard, mais Perrot avait su amener l'armateur à le considérer comme son allié. Il avait répété bien des fois qu'ils ne

Été 1665. Marie LaFlamme, surnommée la Renarde, assiste à l'arrivée du régiment de Carignan-Salières en Nouvelle-France.

Parmi les soldats, elle reconnaît Simon Perrot, son amour de jeunesse.

Vient-il pour elle, alors qu'il la sait mariée, ou pour son trésor, resté enfoui en Bretagne ?

En l'absence de son époux, Guillaume Laviolette, parti courir les bois pour rapporter des fourrures, et celle de son ami Victor Le Morhier qui fait du commerce dans Londres ravagée par la peste et les incendies, Marie devra se défendre seule.

En dépit de sa légendaire force de caractère, c'est peut-être beaucoup, d'autant que, dans la colonie, la guerre couve avec les Iroquois.



© Photo Marcel La Haye

Chrystine Brouillet, romancière, signe ici le dernier tome des aventures de Marie LaFlamme. Les deux premiers livres ont reçu un accueil enthousiaste du public, et furent consacrés au Canada.

Illustration de couverture :
J.B. Franquelin, *La Nouvelle-France : vue de Québec (détail)*.
Service historique de la Marine.
© Photo Giraudon.



B 24031.0 1.94
ISBN 2.207.24031.2
120 FF TTC